

**ESTHER BENBASSA**

**De l'impossibilité  
de devenir  
français**

**NOS NOUVELLES  
MYTHOLOGIES NATIONALES**



## De l'impossibilité de devenir français

J'ai aimé la France le jour où ma préceptrice arménienne a commencé à m'apprendre les premiers mots d'une langue, le français, dont la musicalité allait me marquer à jamais. La France, hélas, n'est plus le pays de l'art et de la musique, ni celui de la liberté, de l'égalité, de la fraternité et des droits de l'homme. Quelle tristesse que ces valeurs ne soient plus bonnes qu'à être gravées sur le fronton des mairies !

Ce livre passe en revue les récentes vicissitudes d'un pays empêtré dans un néonationalisme aux relents vichystes, qui a remis au goût du jour des mythologies éculées fautes de projets d'avenir porteurs. La France y est regardée avec les yeux d'une ancienne immigrée, qui a rêvé d'elle et qui a par ailleurs beaucoup reçu d'elle, même si le prix payé n'a pas été des moindres.

Ce n'est pourtant pas là un texte d'émotion, mais de raison. C'est aussi parce que je suis profondément attachée à ce pays que je déplore qu'il ait pris un mauvais virage. J'aurais tant souhaité qu'il éveille encore de l'espoir chez tous les Français sans exception ; chez les enfants d'immigrés qui y font leur trou, mal, mais quand même ; chez les étrangers en quête d'une vie meilleure.

Dans notre pays, on ne change les choses que par des révolutions. Et le peuple français n'a pas tout à fait perdu leur mémoire. La nouvelle révolution sera-t-elle celle d'une France qui nous ressemble, à nous tous, citoyens ou résidents du métissage ? Enfin tous français, sans distinction à l'ancienneté ou à l'origine... Utopique, n'est-ce pas ?

Esther Benbassa est directrice d'études à l'École pratique des hautes études (Sorbonne) et sénatrice Europe Écologie – Les Verts du Val-de-Marne. Elle est l'auteur de nombreux livres parmi lesquels : *Être juif après Gaza* (CNRS éditions) ou *La souffrance comme identité* (éditions Fayard).

# De l'impossibilité de devenir français

## Du même auteur

- Un grand rabbin sépharade en politique, 1892-1923*, Paris, Presses du CNRS, 1990. Traductions anglaise, hébraïque et turque.
- Une vie judéo-espagnole à l'Est : Gabriel Arié*, Paris, Cerf, 1992 (avec Aron Rodrigue). Traduction anglaise.
- Une diaspora sépharade en transition (Istanbul, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Cerf, 1993. Traduction hébraïque.
- Israël, la terre et le sacré*, 2<sup>e</sup> éd. revue et mise à jour, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2001 (avec Jean-Christophe Attias). Traductions anglaise, espagnole, russe, roumaine et turque.
- Histoire des Juifs de France*, 2<sup>e</sup> éd. revue et mise à jour, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 2000. Traductions allemande, anglaise, hébraïque et russe.
- Les Juifs ont-ils un avenir ?*, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée d'une postface inédite et d'une bibliographie, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 2002. Traductions allemande, anglaise, espagnole, hongroise et italienne.
- Histoire des Juifs sépharades. De Tolède à Salonique*, 2<sup>e</sup> éd. entièrement revue, Paris, Seuil, coll. « Points Histoire », 2002 (avec A. Rodrigue). Traductions anglaise, espagnole, hébraïque, hongroise, italienne, macédonienne, portugaise, roumaine, russe et turque.
- Le Juif et l'Autre*, Gordes, Le Relié, 2002 (avec J.-C. Attias). Traductions anglaise, néerlandaise et roumaine.
- La République face à ses minorités. Les Juifs hier, les musulmans aujourd'hui*, Paris, Mille et une nuits/Fayard, 2004.
- Petite histoire du judaïsme*, Paris, Libro, 2007 (avec J.-C. Attias). Traduction espagnole.
- Dictionnaire des mondes juifs*, 3<sup>e</sup> éd. entièrement revue et refondue, Paris, Larousse, coll. « À présent », 2008 (avec J.-C. Attias). Traductions hongroise, portugaise, roumaine et russe.
- Être juif après Gaza*, Paris, CNRS Éditions, 2009. Traduction allemande.
- La Souffrance comme identité*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2010. Prix Guizot (médaille de bronze) 2008 de l'Académie française. Traductions anglaise, espagnole et italienne.

(Suite p. 221)

ESTHER BENBASSA

# De l'impossibilité de devenir français

Nos nouvelles  
mythologies nationales

LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

ISBN : 978-2-918597-79-7  
© Les Liens qui Libèrent, 2012

## Prologue

Je suis une immigrée française. Une immigrée qui a « réussi », dira-t-on. Mais la réussite n'a-t-elle pas un goût très particulier, lorsque l'on reste, malgré tout, toujours l'Autre ? Être autre *et* français, français *et* autre, voilà le défi. Mission impossible ?

En septembre 2011, lorsque je faisais campagne pour les élections sénatoriales dans le Val-de-Marne, il se trouvait encore de grands électeurs, qui n'étaient d'ailleurs animés d'aucune mauvaise intention, je le souligne, pour me demander si on pouvait se faire élire au Sénat... avec un accent. Bonne question, en effet.

L'intégration demande une convergence : volonté d'intégration de la part du nouveau venu et acceptation de la part des « autochtones ». La « réussite » de l'immigré obéit aux mêmes exigences : il faut qu'« il en veuille », et il faut que l'on veuille de lui.

Ce que je dis là pourra paraître compliqué, mais rien n'est décidément jamais simple avec les immigrés. Leur condition est toujours difficile à porter et plus difficile encore à faire comprendre. Et plus que les grands discours, les récits de vie sont peut-être finalement les plus à même de donner, aux yeux de ceux qui ne la vivent pas, sens et chair à cette condition.

Quelques mots, donc, pour commencer, de ma propre histoire, qui est aussi celle de mes rêves.

J'étais de culture française avant même de prendre le chemin de l'immigration. Je connaissais par cœur nombre de vers du *Cid* et de *Phèdre*. Lamartine, Verlaine, Rimbaud étaient mes camarades de jeu. Et c'est pour avoir été surprise à lire *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir que j'ai failli ne pas pouvoir poursuivre mes études secondaires à l'école congréganiste française d'Istanbul où j'étais élève.

J'ai aimé la France le jour où ma préceptrice arménienne a commencé à m'apprendre les premiers mots d'une langue, le français, dont la musicalité allait me marquer à jamais. Ma supériorité, probablement la seule, par rapport aux Français nés sur le sol français, est de ne pas seulement entendre les mots, mais aussi de les voir défiler devant mes yeux. Lorsque j'écris, la moindre répétition sonne faux à mes oreilles, et pourtant je n'ai pas l'oreille musicale. Les mots dansent, aussi, dans mon esprit avant de trouver leur place dans une phrase harmonieuse. Ce qui crée entre la

## *Prologue*

langue et moi une distance, y compris lorsque je la parle. Un décalage source de défauts de débit – souvent non perceptibles par les personnes qui ne me connaissent pas, émergeant parfois dans le stress ou l'émotion, lorsque je ne réussis pas à les contrôler.

Le français n'est pas en moi, mais c'est un mariage d'amour entre lui et moi, un choix. Rien n'est acquis, tout est à réapprendre chaque fois. Voilà notre belle histoire. Et cette belle histoire m'a menée très loin : non sans audace, à 25 ans, quelques années à peine après mon arrivée en France, j'ai passé le CAPES de lettres modernes, et j'ai ainsi moi-même, pendant une quinzaine d'années, enseigné le français aux petits Français des collèges et lycées de Normandie puis de banlieue parisienne.

Les autres langues que j'appris par la suite vinrent se greffer sur celle-là. L'anglais, mon amant de jeunesse, fut écarté de mon itinéraire linguistique par la volonté de ma mère francophile, quoique guère francophone, qui parlait plutôt le grec avec mon père et le judéo-espagnol apporté par leurs ancêtres dans leurs bagages au xv<sup>e</sup> siècle.

L'anglais n'en redevint pas moins pour moi plus tard un précieux outil pour la découverte du grand monde, loin de cette France des volets fermés dès 18 heures à la campagne et des jardins dûment clôturés. Je me demande encore aujourd'hui pourquoi les Français tiennent tant à ces barrières dont

ils entourent leurs maisons avec beaucoup de soin. Peut-être encore une forme d'exception culturelle, pas tout à fait anodine...

C'est aussi grâce à ces langues grappillées à droite et à gauche que je peux parler en passant de l'une à l'autre sans transition, et que j'ai fini par m'approprier cette citoyenneté du monde si adaptée à mon cas. Mes trois nationalités m'ont ouvert les portes de l'univers, et je n'entends pas les refermer.

Lorsqu'on me demande quelle est ma langue maternelle, je ne sais jamais quoi répondre pour rassurer mes interlocuteurs. En ai-je seulement jamais eu une ? Mes rêves nocturnes eux-mêmes ressemblent à ces dîners avec des amis d'enfance, à ces soirées en famille où chacun s'exprime dans sa langue, entrecoupée de mots des langues des autres convives, et où l'on répond rarement à une question dans la langue où elle a été posée. Qui a dit que les rêves ne ressemblaient pas à la réalité de la vie au quotidien ?

Je pense en français, je pleure en judéo-espagnol, je compte en turc, je voyage en anglais, je parle avec mes intimes en turc, en hébreu, en levantin, sorte de mixage de langues latines, fort chantonnant, où le français rivalise avec l'italien, l'espagnol, d'autres petits mots venus d'ailleurs s'y glissant subrepticement pour colorer le tout.

J'ai aimé la France avant d'y être, et j'en ai rêvé – cette fois-ci, je parle de rêve diurne – avant d'entamer le long chemin qui allait m'amener à

## *Prologue*

fouler son sol à 22 ans. Les Français qui vivent en France depuis des générations ignorent les coups de foudre que leur pays est capable de susciter. Ils l'aiment le plus souvent par habitude. Moi, je l'ai aimé avec la passion qui anime les amoureux fous.

Mes parents le révéraient à un point tel que ma mère me donna la vie à l'hôpital français Pasteur d'Istanbul. Pour mon père, la France était le pays de la liberté et de la justice, celle qui avait réhabilité le capitaine Dreyfus. Son admiration lui avait même fait oublier sa condamnation, il ne se souvenait que de sa réhabilitation...

Plusieurs fois par semaine, il me faisait la dictée en français, savourant chaque mot qu'il prononçait. Gare à moi si je faisais une faute d'orthographe : il la prenait comme une offense personnelle. Il avait appris les rudiments de cette langue à l'école de l'Alliance israélite universelle<sup>1</sup> de son village du Bosphore. Elle était son lien personnel

---

1. L'Alliance israélite universelle est créée en 1860, à l'initiative d'une poignée de jeunes Juifs, dont certains saint-simoniens, visant à défendre la condition des Juifs dans le monde entier. Dès 1862, cette organisation se lance avec un zèle missionnaire dans une immense œuvre éducative, s'inspirant du modèle français d'émancipation, et ambitionnant de remodeler les autres communautés juives à l'image, idéalisée, du franco-judaïsme moderne. L'Alliance ouvre des centaines d'écoles pour filles et garçons en Afrique du Nord et surtout au Moyen-Orient, dispensant un enseignement primaire en langue française et appliquant les programmes des écoles françaises, complétés par l'enseignement des matières juives.

avec la France, une sorte de pont fait de mots, même s'il avait en poésie une légère préférence pour Shakespeare... qu'il récitait en turc.

Quand je me remémore cette vénération avec cinquante ans de recul, je saisis mieux encore ce que la France a pu représenter, à des milliers de kilomètres, pour ces Juifs d'Orient, fils et filles d'un peuple aspirant à s'émanciper de leur condition pour accéder à ce qu'ils considéraient comme le progrès et la modernité. En fait, l'Occident était l'avenir et la France sa meilleure incarnation.

Ma mère aussi, enfant, avait rêvé de fréquenter l'école de l'Alliance israélite universelle de son quartier de Galata, à Istanbul, sans toutefois que ce rêve se réalise jamais, parce que ses parents étaient pauvres et qu'on préférait envoyer les petites filles travailler à la Régie des tabacs afin qu'elles apportent les quelques sous indispensables pour nourrir la famille nombreuse dont elles faisaient partie.

Toute mon enfance, j'eus à entendre la même phrase lorsque nous passions devant l'agence d'Air France, place Taksim, à Istanbul : « Ma fille, sois studieuse en classe, et tu pourras travailler là un jour. » Tel fut le premier objectif professionnel qu'on me fixa alors. Je ne l'ai pas vraiment réalisé, mais je vole tout de même un peu dans les airs par la pensée. Ma mère devrait être contente. C'était sans doute sa façon à elle de me dire d'aller plus loin et plus haut qu'elle n'avait jamais pu l'imaginer pour elle-même.

## *Prologue*

Oui, la France avait été un rêve, et j'en avais donc moi-même hérité très jeune. Dans ma famille, ayant depuis peu accédé à l'aisance de la moyenne bourgeoisie juive stambouliote, on préféra me donner une éducation française plutôt qu'américaine, même si cette dernière commençait déjà à séduire ces milieux. Ce choix allait être déterminant dans mon itinéraire. Il me ferait plus tard opter pour la France plutôt que pour les États-Unis pour y poursuivre mes études supérieures.

Le petit film documentaire sur le Mont-Saint-Michel qu'on nous avait projeté à l'école congréganiste avait fasciné l'enfant que j'étais alors. Je ne parvenais pas à me faire à cette mer qui s'éloignait puis revenait à intervalles réguliers. En Méditerranée, les marées ne sont pas visibles à l'œil nu. J'ai mis longtemps à admettre ce phénomène, à tel point qu'aujourd'hui je me retire chaque été dans une maison dont les fenêtres donnent sur la Manche, et que je me plais encore à guetter les marées, jamais lasse d'être à chaque fois surprise. En fait, c'est à cause du Mont-Saint-Michel que j'ai choisi la France où je vis depuis trente-huit ans.

Cela étant, je suis quelqu'un qui se sent à l'aise partout en Occident, dès l'arrivée à l'aéroport. C'est à New York que je vis cette expérience d'immédiate familiarité avec le plus de délectation. Peut-être cette ville sans frontières culturelles est-elle celle qui me convient le mieux. Je n'aime ni les frontières ni les barrières : elles me font peur. J'ai

toujours l'impression qu'on me demandera de présenter un passeport et qu'il ne sera pas valide. Une peur typique d'immigrée. Dès que j'entrevois un policier, j'ai par avance l'impression d'avoir commis une faute qui me vaudra d'être renvoyée du pays où je séjourne...

À New York, cette peur disparaît. Personne n'y a de carte d'identité. Immigré légal ou clandestin, on se fond dans la ville. Pour autant, les identités ethniques, linguistiques, raciales ne sont pas sacrifiées à cet anonymat. Au contraire, à New York, ainsi que dans tant d'autres grandes villes américaines comme San Francisco, Los Angeles ou Chicago, la multiplicité des langues entendues surprend celui qui arrive de France.

Dès l'aéroport, ce lieu magique pour moi, grande voyageuse, porte d'entrée de la cité cosmopolite, il n'est pas rare d'entendre le personnel au sol vous parler dans un américain conventionnel et lorsque vous tournez la tête, en privé, engager dans sa langue maternelle une conversation avec les collègues. Les mêmes en sont-ils pour autant moins patriotes? Le patriotisme américain n'exclut pas l'attachement à la culture de son groupe d'origine, ni l'emploi de sa langue maternelle. Ce qui passerait en France pour la manifestation du plus suspect des « communautarismes ».

La société nord-américaine, en particulier celle des grands centres urbains, intègre les identités doubles, la diversité des cultures. Là-bas, les référé-

## Prologue

rences culturelles, linguistiques, identitaires ont, dans leur multiplicité et leurs croisements, droit de cité, sans exposer ceux qui les cultivent aux reproches qui visent chez nous les minorités, vite accusées de manquer de loyauté à l'égard de leur « pays d'accueil ».

Un autre exemple est celui des étudiants asiatiques, notamment sur la côte ouest des États-Unis. Leur présence dans les universités américaines de renom atteint près de 40 %. Ils prendront dans les années à venir une place importante au sein des élites du pays. Je suis toutefois toujours étonné, lorsque j'y séjourne, de les entendre sans cesse parler entre eux leur langue, ce qui ne les empêche pas de redevenir en classe des étudiants américains typiques et de réussir brillamment leurs études.

Si le modèle américain, qu'on a coutume d'appeler « communautariste » en France, connaît certes des dérives, il n'en reste pas moins qu'il parvient à transformer nombre de ses immigrants et de ses descendants d'immigrants en véritables patriotes. Le moule culturel américain, au moins en apparence, se révèle déjà plus facile à intégrer que son homologue français ou européen, plus élitiste, plus complexe, en raison des pesanteurs du passé, d'une histoire aristocratique, de codes sociaux subtils et opaques. Mais il est clair que ce succès tient d'abord à la prégnance du *rêve* américain, qui a nourri les immigrants avant même leur arrivée aux

États-Unis. Le rêve du *self-made-man*, un rêve dont la réalisation se révèle certes exceptionnelle, est à lui seul vecteur d'intégration.

Les États-Unis sont perçus comme le lieu de la réussite possible et de l'avenir radieux. Si l'existence fut moins enchanteresse pour des millions d'immigrés, ils n'en demeurent pas moins le pays où tout est – où tout semble – possible. Ce qui, outre une immigration pour raisons économiques, y attire les enfants des élites étrangères, venus là pour étudier dans les grandes universités, ou faire fortune dans le *high-tech*. Les États-Unis ont su et savent encore drainer les grands savants, qui servent la science américaine, profitent de crédits attractifs pour mener leurs recherches, et raflent par la suite les prix Nobel.

Ceux qui arrivent dans le simple espoir d'améliorer leur condition économique s'acclimatent progressivement au pays en passant par les communautés d'origine, formées par leurs prédécesseurs, immigrants de la première génération, ou par leurs descendants, des Américains natifs. Celles-ci servent en quelque sorte de tremplin : elles aident le nouveau venu à faire ses premiers pas dans cette société nouvelle pour lui, à apprendre les premiers rudiments de son fonctionnement, ceci valant pour les immigrés aussi bien clandestins que légaux.

Il n'y a certes pas lieu de faire un éloge sans nuance du « système » américain en la matière, ni,

## Prologue

bien sûr, de soutenir que l'hostilité aux immigrés ou aux gens de couleur n'y existe pas. Là-bas pas plus qu'ici l'être humain n'est naturellement bon, et on ne surmonte pas comme cela des siècles de racisme.

Reste que l'énigme est entière. Comment se fait-il que la France, elle, ne fabrique plus de rêve ? Certes, elle connaît une des plus importantes affluences touristiques en Europe. Les parfums, le champagne, les vins – quoique de plus en plus concurrencés ces dernières années –, la gastronomie, la haute couture, les paysages de Provence, la Riviera, le Paris des musées continuent à faire fantasmer, attirant en nombre les visiteurs de toutes origines.

Mais c'est le Paris de *Midnight in Paris* (2011) de Woody Allen qui fascine, le Paris pour touristes. Le rêve français, lui, en revanche, s'est éteint. La langue est de moins en moins parlée dans le monde, la culture a perdu son aura. La France n'est plus le pays de l'art et de la musique, ni celui de la liberté, de l'égalité, de la fraternité et des droits de l'homme. Quelle tristesse que ces valeurs ne soient plus bonnes qu'à être gravées sur le fronton des mairies et à être martelées dans les livres d'histoire ! Nous en avons tant besoin, sur le terrain, au jour le jour, pour construire cette solidarité qui nous fait terriblement défaut.

À considérer l'histoire des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, on a quelque peine, en fait, à croire que la France ait jamais complètement réalisé ces valeurs. De la colonisation jusqu'aux déportations des années de

guerre, elle a régulièrement rompu le contrat qu'elle avait passé avec elles. L'impact des Lumières puis de la Révolution française a certes façonné l'imaginaire de générations entières à l'intérieur et à l'extérieur de ses frontières. Le bouillonnement culturel et artistique de ces deux siècles a également contribué à asseoir le mythe. Toutefois, la décolonisation a largement ébranlé la puissance de la France, et la globalisation l'a considérablement écartée, comme le reste de l'Europe, du centre symbolique du monde. Les États-Unis puis les pays émergents ont fini par occuper le cœur d'un espace mondialisé aussi bien économiquement que culturellement. La domination de la langue anglo-américaine a fait le reste.

On ne vient plus en France pour réussir mais pour travailler. On ne la choisit pas non plus pour l'excellence de ses universités – maints jeunes Maghrébins qu'on y croise sont des recalés de leurs universités locales –, ni pour son effervescence culturelle et artistique, ni pour ses valeurs républicaines. Des milliers de Juifs y avaient immigré dans l'entre-deux-guerres pour échapper à la persécution et recouvrer la liberté, mais aussi parce que, à partir de 1924, les États-Unis leur avaient fermé leurs portes. Cela ne les empêchait pas de se dire « heureux comme Dieu en France ».

Combien sont-ils les immigrés qui pourraient encore dire cela aujourd'hui ?